

**Yves-Gérard Benoît, *La Ville qui tue*, pièce mise en lecture au  
Théâtre du Nouvel-Ontario, le 13 juin 1992, à Sudbury**

**Normand Renaud**

Number 68, September 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42751ac>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Renaud, N. (1992). Review of [Yves-Gérard Benoît, *La Ville qui tue*, pièce mise en lecture au Théâtre du Nouvel-Ontario, le 13 juin 1992, à Sudbury]. *Liaison*, (68), 43–43.

Yves-Gérard Benoît,  
**La Ville qui tue**,  
pièce mise en lecture  
au Théâtre du Nouvel-  
Ontario, le 13 juin  
1992, à Sudbury.

Au théâtre, au cinéma surtout, on remarque à peine la violence faite aux hommes, tant elle est omniprésente et naturelle. On bronche un peu, féminisme oblige, devant la violence faite aux femmes. La violence faite aux enfants, cependant, ne peut manquer de nous indigner. C'est un des rares tabous qui provoquent encore.

Or voici qu'un dramaturge a sondé l'âme d'un abuseur d'enfants, pour y révéler une souffrance beaucoup trop familière pour être monstrueuse. Bien plus que les images-choc d'un certain milieu urbain décadant, c'est l'intention même du dramaturge qui provoque. Sa pièce dérange, non parce qu'elle montre un drame plus répugnant que les autres, mais parce qu'elle montre la bonté de cœur d'un homme dont les actes sont sans pardon possible. Si bien que je quitte la salle en me demandant si je viens de voir une pièce foncièrement immorale.

Je dois m'indigner et, pourtant, je sympathise. Mais ai-je tort de m'apitoyer sur cet abuseur ? Le dramaturge a-t-il tort de s'être si bien appliqué à susciter ma sympathie ? A-t-il bien fait d'écrire cette pièce-là ? Mes réflexions au sortir de la lecture ont des pointes moralisantes qui ne me sont pas habituelles.

C'est dire à quel point la pièce d'Yves-Gérard Benoît, intitulée **La Ville qui tue**, a quelque chose d'inhabituel.

Elle a été présentée en lecture publique au Théâtre du Nouvel-Ontario, le 13 juin dernier, avec la participation de Frédéric Caveen, Zacharie Dickson, Jaimie Godin, Bernard Lortie, Robert MacMillan, Bondfield Marcoux et Étienne-Julien Lacroix. Ce dernier, qui tenait le rôle d'un garçon en fugue, avait l'âge de son personnage.

D'autres garçons (Jacob Debolt, David Garceau, Majorique Morin et Félix Tanguay-Gagnon) formaient une sorte de chœur grec. La jeunesse était donc en scène pour dire ce drame dont elle est l'objet.

L'histoire est celle de Jean-Paul, un universitaire de Montréal. Désabusé par ses amants incapables d'amour authentique, il en vient à voir chez les jeunes garçons son dernier espoir généreux et innocent. Bien qu'homosexuel, il n'est pas de la trempe de son dur milieu gai, qui ne vit que de liaisons «cool, cyniques et sans conséquences».

Cet homme en mal d'amour a si manifestement bon cœur qu'on ne saurait l'ériger en monstre de la perversion. Tout autant que les garçons entraînés par des entremetteurs interlopes vers son lit, Jean-Paul est la victime du monde qui l'a façonné. Le chœur est là pour nous le rappeler périodiquement, à coups d'images de la dureté de cette «ville qui tue». Et pour confondre davantage nos faciles certitudes morales, la victime se montre innocemment consentante, du moins en ce qu'elle ressent l'attraction de la pédophilie.

En marge de l'histoire de Jean-Paul, on suit celle de Dan et de son père. Dan

avouera à son père gai que sa tendresse n'est pas asexuée. Il aimerait connaître les caresses réservées à l'amant. Le père aura l'aplomb de refuser cette avance. Mais reste l'image de l'enfant pour qui l'amour physique d'un homme n'est pas une horreur à repousser instinctivement.

La persécution du père provoquera la fugue de Dan. En rêve éveillé, il imaginera que son avion s'écrase en cataclysme sur Disneyworld. L'image tombe juste, comme bien d'autres dans ce drame où la vraie coupable, en dernière analyse, est une moralité sexuelle aussi simplette qu'inhumaine, qui engendre les pires abus en réprimant l'homosexualité. En effet, la fugue de Dan l'amènera jusqu'à Jean-Paul, et tous deux tomberont, victimes de ceux que la ville a mieux endurcis.

Somme toute, **La Ville qui tue** est un drame habilement développé. Le jeu des retours en arrière a pu dérouter lors de la lecture, mais c'est une difficulté qu'une mise en scène complète devrait résoudre. Le dramaturge a trouvé le ton juste, celui qui entraîne une réflexion morale et qui éveille de surprenantes sympathies, sans tomber dans le discours moralisant ou le pathos gênant. Le texte a passé la rampe en lecture publique. Pourra-t-on un jour le voir porté sur les planches ?

Le TNO a laissé entendre que, cette saison, il fera une place à la lecture de nouveaux textes. D'après cette première expérience, une telle initiative s'annonce des plus prometteuse.

NORMAND RENAUD